



Prince George, Canada

Au pays des grandes étendues, l'auto-stoppeur est une particule infime qui se fond dans l'immensité. Une nation: le Canada. Treize provinces dont la plupart font plus de trois fois la superficie de la France. Trente millions d'habitants en tout et pour tout. Autant dire que nous avons traversé des endroits plutôt isolés, voire perdus et parfois même déserts. Après avoir quitté l'Alaska par le ferry et passé avec succès les interrogatoires des douanes canadiennes, nous avons donc pris notre courage à quatre mains pour affronter les 2500 km de routes et de chemins de terre qui nous séparaient de notre prochaine destination : Yellowknife, capitale des Territoires du Nord-Ouest. Découragement immédiat après six heures sur le bord de la route à expérimenter notre invisibilité auprès des automobilistes canadiens. L'auto-stop enseigne l'humilité : plus bas que nous sur l'échelle routière, tu meurs. Il est certain que l'expérience de l'attente passée « à ne rien faire d'autre qu'attendre » inspire quelques questions existentielles à l'auto-stoppeur éveillé : « Qui suis-je dans ce monde de brutes au volant ? » ; « Est-il possible que je dépende de tous ? » ; ou encore, dans les moments de perte de contrôle du a un sentiment extrême d'impatience « Qu'est-ce que je fous la ?! ». Cette dernière question est d'ailleurs venue assombrir plusieurs fois mon humeur

déjà massacrante, contrairement à David qui est depuis longtemps immunisé contre de tels sentiments et tire de l'auto-stop les bases de sa philosophie de vie : « J'assume mes choix.... Et ne fais

trons en Alberta, terre des grandes prairies, passons une nuit dans un camping ou des alpagas nous attendent, la bouche en cœur, à la sortie de la tente, passons une autre nuit dans la ferme immense de l'un de nos



Qui a dit que nous étions en vacances ?

pas de doigts d'honneur aux automobilistes qui feignent de ne pas nous voir ».

Une chance : l'auto-stop est comparable au patinage ou à la bicyclette. On a toujours un peu de mal à s'y remettre, mais la/les techniques ne s'oublent pas. C'est pourquoi nous finissons toujours par « décoller » de la route (passer d'un état d'immobilité complète à celui d'un corps se déplaçant à plus de 100 km/h est un véritable décollage), souvent lorsque nous nous y attendons le moins. Voilà donc, en résumé, comment nous traversons la Colombie Britannique en deux jours, en-

automobilistes philanthropes. Voilà comment nous arrivons dans les Territoires du Nord-Ouest dans la voiture de trois indiens « légèrement » éméchés, aux côtés de l'enfant le plus insupportable que j'ai eu à supporter et dont le passe-temps a consisté à jeter des canettes de Pepsi par la fenêtre pendant tout le trajet. Voilà comment nous rencontrons Joachim, un indien Déné qui nous prend en stop un soir alors que nous attendons au milieu de nulle part, la tête camouflée derrière nos moustiquaires. Voilà comment nous atterrissons dans l'endroit le plus infesté

de moustiques de tout le pays (nommé inconsidérément « Fort Providence »), montons notre tente en 2min30 montre en main (nous filmons toute l'opération !), et passons la nuit à compter les vilaines be-bêtes qui nous attendent à la sortie. Voilà comment, après sept heures d'attente sous un soleil de plomb, un de ces gigantesques camions comme on en voit uniquement dans les films américains, s'arrête pour nous sauver d'un dessèchement prématuré. Un gentil petit gars du nom d'Henry nous attend dans la cabine perchée à deux mètres du sol, une pile de CD de musique Country dans une main, un thermos de café dans l'autre. Trois cent kilomètres plus tard, nous sommes à Yellowknife, l'une des capitales les plus boréales du continent, située au delà du 60e parallèle.

Accueillis comme des rois par les chats de Marie-Françoise, une amie française qui nous prête gentiment sa maison le temps de son absence, nous prenons enfin le repos que nous espérions depuis notre départ un peu précipité d'Alaska. Nous sommes au début du mois de juillet, et il fait jour nuit et jour, à tel point que nous en oublions parfois d'aller nous coucher. De la maison, nous avons vue sur une infime partie du Grand Lac des Esclaves qui, comme son nom l'indique, est grand, très grand. Aussi grand que la Suisse, ce qui fait dire aux locaux qu'« il y a beaucoup, beaucoup d'eau ». En ce début d'été, la ville est secouée par un événement important au sein des communautés autochtones du pays. L'Assemblée des Premières Nations du Canada se déroule à Yellowknife sous l'œil bienveillant des Dénés. Tous les chefs des peuples indigènes se retrouvent et discutent de leurs problèmes, de leurs revendications auprès du gouvernement canadien, des mesures prises durant l'année écoulée... À l'ordre du jour cette année : exiger du gouvernement une amélioration des conditions de vie au sein des

réserves, la population autochtone restant la plus touchée par la pauvreté, le chômage, l'insalubrité et les problèmes de santé dus à un manque de traitements adaptés. Pendant quatre jours, nous assistons aux débats et prises de résolutions, côtoyant les officiels et VIP des Premières Nations, et nous rejoignons à la fête le soir venu, au bord de la rivière, là où les officiels se retrouvent pour dîner,

pare de nous. Nous sommes plongés avec vivacité dans une nouvelle culture. À l'origine nomades puisque dépendants de la chasse au caribou, à l'original et au bœuf musqué, les Dénés se sont petit à petit sédentarisés après l'arrivée de l'homme blanc et des missionnaires Oblats au 19e siècle. L'influence religieuse et linguistique de ces derniers se ressent non seulement dans les paysa-

Voilà comment, après sept heures d'attente sous un soleil de plomb, un de ces gigantesques camions comme on en voit uniquement dans les films américains, s'arrête pour nous sauver d'un dessèchement prématuré.



Une indienne derrière ton dos.

danser et s'amuser. Des Indiens de tout le Canada ont parcouru des milliers de kilomètres afin de rendre hommage aux Dénés, leurs hôtes. Nous-mêmes sommes traités en véritables invités, nourris gratuitement chaque soir des poissons du lac, de viande de caribou et d'original et, heureusement pour moi, de légumes surgelés. L'attention se concentre autour des « jeux de mains » qui, contrairement aux nôtres, ne sont pas assimilés à des jeux de vilains. Jouer rime plutôt avec joie, rire et plaisir. Pas de mauvais sentiments envers l'équipe adverse, même si les perdants voient souvent plusieurs milliers de dollars leur passer sous le nez. Toute la soirée, les tambours en peau de caribou ou d'original battent plus fort que la tristesse et les ressentiments.

Soir après soir, nuit claire après nuit brillante, le souffle du Denendeh, terre des Dénés, s'em-

ges parsemés d'églises et de noms de lieux aux consonances françaises, mais aussi en ces hommes et ces femmes nommes Pierre, François ou Lisette qui se signent à chaque occasion. Ces derniers ont dépassé la cinquantaine mais se souviennent bien de leurs années en internat à la mission catholique. Certains se souviennent avec joie de leur apprentissage auprès des pères catholiques, des moments de camaraderie avec d'autres enfants venus des recoins les plus éloignés du bush. À cette époque, la plupart des familles étaient encore nomades. Afin de donner aux enfants autochtones une éducation répondant aux critères gouvernementaux, il fallait donc aller les chercher jusque sous leur tipi, les enlevant à leur parents dès l'âge de 5 ans. Certains se souviennent avec tristesse des adieux douloureux d'un enfant apeuré à ses pa-

rents qui ne voulaient que son bien : être éduqué parmi les Blancs lui permettrait d'avoir une « bonne vie ». Certains voient dans ce moment de séparation l'instant où ils ont cessé d'être Déné pour devenir un être privé d'identité, perdu dans le monde absurde de la société moderne. D'autres se souviennent avec haine de ces années d'abus et de torture morale. Pourtant, l'amour de Dieu est plus fort et plus profond chez les Dénés que partout ailleurs dans notre propre pays. La spiritualité de ce peuple se rapproche étrangement de celle des Catholiques. Les Dénés croient en une puissance créatrice que les missionnaires ont appelé Dieu. Cependant, Dieu n'est pas seul. Chaque créature possède un esprit en interaction avec celui des autres. Nous faisons tous partie de la chaîne des « relations » du monde. Prier Dieu sous-entend prier pour toutes mes « relations », humaines, animales, végétales et minérales, pour les esprits qui m'entourent et pour la Terre, notre mère nourricière. Aujourd'hui, il n'y a plus que trois missionnaires en fonction dans les TN-O.

Ce sont donc les fidèles eux-mêmes qui gèrent l'entretien des églises, récoltent des fonds et préparent les offices religieux lorsqu'un prêtre fait le déplacement dans leur communauté. Les relations entre les Dénés et les missionnaires ont souvent été profondes et basées sur un sentiment de réciprocité. Félix et Jean, arrivés au pays dans les années 50, ne parlaient ni anglais ni déné à cette époque. Avant même d'enseigner, il leur a fallu apprendre en vivant parmi les Indiens. Jean a passé ses deux premières années dans le bush à suivre les familles encore nomades dans leur migration vers le gibier, à apprendre à vivre et à se nourrir par – 50°C l'hiver, à supporter les nuées de moustiques l'été, à conduire un traîneau à chiens, à pêcher sous la glace pour les nourrir...

Les modes de vie ont beaucoup évolué depuis, se sont améliorés, diront la plupart. Félix et Jean sont aujourd'hui retraités, mais après 50 ans au Denendeh, il leur est impossible d'en partir. Pendant notre première semaine chez les Dé-

quelques instants commencera la cérémonie au cours de laquelle chacun de nous se retrouvera face à face avec le Créateur. Avant tout, nous devons faire le vide est nous concentrer sur nos prières. Quand l'ordre est donné de



Première prise du pêcheur.

Pourtant, l'amour de Dieu est plus fort et plus profond chez les Dénés que partout ailleurs dans notre propre pays. .

nés, c'est tout cela que nous apprenons. L'amour, mais aussi les rancœurs, la colère. Les opinions se déchirent, divergent, s'entrechoquent. Que faut-il penser de tout cela ? Des uns et des autres ? Y a-t-il toujours des bons et des méchants ? Serions-nous, nous et notre peuple d'hommes blancs, les éternels méchants ? Il est rare que la couleur de notre peau entrave nos relations avec les Dénés. Partout où nous nous présentons, nous sommes accueillis avec enthousiasme. Le fait d'être des Français loin de notre terre natale inspire compassion à nos interlocuteurs. Certains se disent même honorés par notre présence et notre volonté d'en savoir plus sur leur culture. Dès cette première semaine, les Dénés nous ouvrent les portes de leur spiritualité en nous proposant de « transpirer » avec eux. Je me joins au groupe dans la hutte de sudation, encore étourdie par une telle invitation. Il y fait sombre et humide. Nous rampons l'un après l'autre et rejoignons la place qui est assignée à chacun. Dans

clure la hutte, David, resté dehors pour transporter les pierres de granit brûlantes jusqu'au trou béant à l'intérieur, s'exécute. Il fait soudain noir et très chaud. La poudre de cèdre que notre guide, un indien Dakota, jette sur les pierres se meut en vapeur qui pénètre nos poumons et notre cœur. Par quatre fois, nous nous adressons à la force créatrice qui nous entoure. Au son des chants inspirés par les esprits et des paroles de sagesse de notre guide, les uns pleurent, chassant le mal de leur corps et de leur esprit, les autres Lui parle, rient ou voquent dans le silence. Nous prions tandis que nos énergies fusionnent, acceptant cette confrontation comme un travail de guérison. « Il faudra partager ce que vous venez de vivre... ! » Car partager est le seul moyen de ne pas oublier. La fête est terminée. Yellowknife reprend son caractère de grande ville ou viennent se perdre bien des âmes. Le seul avantage, comme le dit Carole, c'est que la pollution semble tuer le moindre des moustiques. L'argument n'est pas suf-

Un vent d'euphorie souffle sur Rae depuis quelques mois, ces jours-ci plus particulièrement.

fisant. Nous fuyons, mais pas n'importe où. La destination espérée est un village de l'autre côté du lac, Lutselk'e, accessible seulement par bateau ou par avion. N'ayant pas les moyens de voler, nous décidons de faire du bateau-stop au petit port de la ville. Deux jours et seulement trois bateaux plus tard, il semblerait que nous soyons scotchés sur place. C'est que les rares embarcations qui rentrent au village sont pleines à craquer (de passagers, de nourriture, d'électroménager et de bières...). Si nous ne pouvons nous échapper par un horizon, nous nous échapperons par l'autre. Plan B : retourner sur nos pas en empruntant la route, avec notre bon vieux pouce comme compagnon de voyage. Faute d'aller à Lutselk'e, nous nous arrêtons dans chaque communauté sur notre chemin (c'est-à-dire deux, située à 200 km l'une de l'autre) et rejoindrons ainsi le sud du lac. C'est de nouveau Henry qui nous extirpe de la route dans son gros camion et nous dépose à Fort Rae, village situé au bord d'un petit lac vert argile entre les rondeurs roses et jaunes d'un sol de granit. Jean nous offre une chambre pour nos nuits et nous encourage à explorer le terrain la journée. Un vent d'euphorie souffle sur Rae depuis quelques mois, ces jours-ci plus particulièrement. Les Tlicho, Dogrib en anglais (flancs-de-chien), forment l'une des cinq tribus Dénés dont les 3 500 membres occupent une terre couvrant plusieurs milliers de km². Ils sont politiquement très en avance sur leur congénères puisque le 4 août prochain, après plus de dix ans de négociation, leur autogouvernement sera officiellement reconnu par le Canada, une première dans l'histoire du pays. Non seulement ils posséderont les 39 000 km² de la terre

qui leur revient, mais ils auront aussi le contrôle de leur sous-sol, détail peu négligeable dans un pays où le pétrole coule à flot. Jean, qui est arrivé comme missionnaire à Rae dans les années cinquante, a assisté au réveil de la population et à son combat pour ses droits. Une chose inimaginable il y a 50 ans de cela.

enfants. Sobre depuis une quinzaine d'années, il aide aujourd'hui ses concitoyens, amis et proches à comprendre et à faire le deuil de leurs années de souffrance. A Fort Providence, il y a aussi Serge, l'un des quelques hexagonaux à avoir préféré les grands espaces tenoises (relatifs aux Territoires du Nord-Ouest) aux bocages de sa Normandie



Et derrière coule le Mackenzie.

On the road again. Direction Fort Providence où nous avons fait l'expérience de nos premiers moustiques quelques semaines auparavant. Est-ce la Providence qui nous y ramène ? Qui sait ? Nous retrouvons notre ami Joachim qui travaille pour la Residential School Society, une organisation qui met en place des programmes d'aide psychologiques pour les victimes des écoles résidentielles. Il y a quelques années seulement, certains Dénés ont pris conscience des effets de leur expérience en pensionnat sur leur vie actuelle. Perte d'identité suite à l'oubli de sa langue natale, traumatisme liés aux abus physiques et/ou moraux sont, d'après lui, les causes de problèmes sociaux actuels tels que l'alcoolisme, la consommation de drogue, le manque de repères familiaux, la passion pour le jeu... Joachim a été l'un de ces

natale. Un français, certes, mais qui sait préparer la viande sauvage comme personne d'autre au village. Le secret, c'est de la pendre quelques jours, avoue-t-il en rresservant un Ricard à David. Même moi, je me dis conquise par ses petits steaks de caribou et ses hamburgers de bison. Serge est aussi un amateur de pêche qui n'hésite pas à parcourir plusieurs kilomètres sur le Mackenzie (Dehcho, pour les initiés) pour une bonne prise. Même David se laisse prendre au plaisir de la première montée d'adrénaline du pêcheur sentant le poisson frétiller au bout de la ligne. Qui l'eut cru ? Pas moi, en tout cas.

Macadam, mon amour, nous revoilà. Quelques heures et une partie de pouce en l'air plus tard, nous frappons à la porte de Marie-Christine et Donald, un couple d'amis

franco-britannique qui a élu domicile à Fort Smith, au sud du Grand Lac des Esclaves. Quelques jours de repos en leur compagnie avant de retrouver François, un Déné de Fort Fitzgerald, village situé à une vingtaine de kilomètres de là. Nous avons rencontré François il y a quelques semaines à Yellowknife et, sur son invitation, nous nous joindrons à lui et à son bateau pour partir découvrir d'autres horizons. Dès les premiers jours, François se met dans la tête de faire de moi une « bush woman », c'est-à-dire une femme du bush. Je m'attends au pire : devoir découper un caribou à mains nues, ou encore sortir dans le bush sans mon spray ou ma veste antimoustiques. Mais rien de tout cela, fort heureusement. Juste quelques tranches de cœur d'origan à déguster avec un peu de sel. Notre première expédition nous conduit à Fort Chipewyan, sur le Lac Athabasca, où a lieu le grand rassemblement annuel des Chipewyan, une de cinq tribus Dénée. Pied de nez à l'histoire : la fête a lieu sur le site de l'ancien pensionnat de la mission, détruit par un incendie il y a quelques dizaines d'années. Certains des Dénés présents ne sont pas revenus au village depuis leurs années d'école, il y a plus de 35 ans. Le rassemblement est politique, puisqu'il s'agit d'élire un chef Chipewyan, mais il sonne aussi le début d'un long processus de deuil pour tous ces anciens élèves, leurs enfants et leurs petits enfants.

De retour chez François, juste le temps de dormir quelques heures et nous voilà de nouveau en vadrouille, direction Fort Reliance, au nord-est du

Grand Lac des Esclaves. Cinq heures de voiture et onze heures de bateau plus tard, nous accostons sur la plage de sable fin parsemée de tipis et de tentes. L'air sent bon le silence, l'eau a le goût de vitalité. Cette partie du lac étant encore préservée des déchets miniers, il suffit d'y plonger les mains pour assouvir sa soif. Ici se sont rassemblés d'autres Chipewyan dans une démarche spirituelle. A une dizaine d'heures de marche du campement se trouve Notre Dame des Chutes, une cascade sacrée pour les Dénés dont le nom a été adapté à leurs nouvelles croyances. Mais comble du luxe, c'est en hydravion neuf-places que nous avons la chance et l'honneur de nous y rendre avec quelques pèlerins. Après avoir améri sur un petit lac sombre, la forêt d'épinette encore au fond des yeux, nous marchons une heure environ à travers le bush parsemé de mousses aux couleurs extraordinaires et de tourbières. A quelques pas des chutes, nous « payons la terre » avec une poignée de tabac, comme nous l'a montré François, puis prions pour tous ceux que nous aimons, pour la Terre et pour nos « relations ». Avant de partir, nous buvons quelques gorgées de l'eau pure de la cascade dont les vertus médicinales sont connues de tous. Le ciel s'assombrit. De retour au campement, de grosses pluies nous attendent. A l'étroit dans notre tente, nous profitons de l'inactivité pour nous inviter chez les uns et les autres pour le thé. Nous faisons la connaissance d'Olivier, parisien d'origine, considéré ici comme un homme du bush. Son amour pour le pays et la vie dans le

bois l'a poussé à surmonter les nombreux obstacles que l'immigration canadienne a mis devant son passage. Aujourd'hui, nous promenant ensemble sur le rivage, à plusieurs centaines de kilomètres du prochain village, nous nous sentons si loin de tout, si proche de nous...

Nos derniers jours dans les Territoires du Nord-Ouest achèvent de nous convaincre de l'immensité de cette terre. Treize heures de bateau, cinq heures de voiture suivies de quatorze heures de voyage jusqu'à Edmonton. De là, une nuit puis la journée suivante dans le bus jusqu'à Prince Rupert. Retour à l'envoyeur. J'ai des impressions de déjà-vu. C'est probablement parce que nous revenons sur nos pas, retournons en Alaska, prenons le ferry pour l'Île du Prince de Galles. Mais ça, se sera pour la prochaine fois...

C'est déjà assez long comme ça !

A tous nos amis du Nord canadien, Merci cho !

Tous nos remerciements aux automobilistes qui nous ont pris en stop ; à Henry, à Marie-Françoise Ledoze, Félix Labat, Benoît Boutin et Roxane Vallade, Bob, Darrel McLeod, Jean Pochat, John B. Zoe, Dan Marion, Joachim Bonnetrouge, Serge et Maggie Levavasseur, Marie-Christine et Donald Aubrey, François et Leslie Paullette, Sandra Dolan, J.C Catholique, Olivier Duret, Delphine notre webmaster, et tous ceux qui nous ont accueillis et/ou fournis des informations pour notre voyage.

Julie BAUDIN
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com

ameriquenordsud@netcourrier.com
davidducoin@netcourrier.com
baudinjulie@hotmail.com